Mme Leprince de Beaumont, nouvelle *Spectatrice* ?

Marie Leprince de Beaumont, a new Spectator ?

Hélène Boons

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/aes/2446>

DOI : 10.4000/aes.2446

ISSN : 2258-093X

Éditeur

Laboratoire LISAA

Référence électronique

Hélène Boons, « Mme Leprince de Beaumont, nouvelle *Spectatrice* ? », *Arts et Savoirs* [En ligne], 13 | 2020, mis en ligne le 01 juin 2020, consulté le 19 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/aes/2446> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/aes.2446>

Ce document a été généré automatiquement le 19 juin 2020.

Centre de recherche LISAA (Littératures SAVoirs et Arts)

Mme Leprince de Beaumont, nouvelle *Spectatrice* ?

Marie Leprince de Beaumont, a new Spectator ?

Hélène Boons

- 1 Marie Leprince de Beaumont, *Spectatrice* ? L'idée est étonnante : en France, la forme spectatorielle stimula apparemment peu les plumes féminines¹. De plus, parmi les périodiques écrits par la journaliste, nul ne s'ancre explicitement dans la tradition addisonienne, qu'il s'agisse du *Nouveau Magasin français* ou des *Lettres curieuses, instructives et amusantes*². Le premier périodique profite de la forme très ouverte du « magasin »³ pour accueillir de nombreux types de textes, quand le second « est en fait une sorte de roman épistolaire et de collection d'historiettes »⁴. On ne voit point ici de rapport avec l'énonciation à la première personne qui caractérise les « spectateurs » dans leur entièreté ni avec la préoccupation morale qui est censée les concerner exclusivement. Il n'y a pas dans ces deux journaux de fiction d'un « journaliste masqué »⁵ qui prendrait en charge l'énonciation sans recourir à la forme épistolaire et en s'inspirant du *Spectator*.
- 2 Pour autant, ceci n'empêche pas l'éditeur M.-A. Eidous de présenter ainsi le pot-pourri qu'il publie « des journaux et autres ouvrages périodiques que cette dame a publiés en Angleterre pendant le séjour qu'elle y a fait » : « [...] les deux premiers volumes commencent par deux pièces dans le goût du Spectateur, qui sont d'une certaine étendue [...] »⁶. Il appartient au lecteur de déduire que l'éditeur arrime à la forme spectatorielle les deux fictions suivantes, d'une centaine de pages chacune, narrées à la première personne et publiées en 1751 de façon sérielle dans le *Nouveau Magasin français* : « Le Nouveau Spectateur ou Journal de William », « La Nouvelle Spectatrice ou Journal de Manon. »⁷ Mme Leprince de Beaumont produit par ces titres une allusion double, transparente pour le lecteur du XVIII^e siècle, sans qu'il soit facile de déterminer si l'un de ses versants l'emporte sur l'autre.
- 3 En effet, le célèbre *Spectator*, quotidien publié à Londres de 1711 à 1712 par Joseph Addison et Richard Steele, est traduit en français à Amsterdam puis Paris de 1714 à 1726⁸ sous le titre suivant : *Le Spectateur, ou le Socrate moderne, où l'on voit un portrait naïf*

des mœurs de ce siècle. Il est de plus adapté par de nombreux journalistes, car la forme fait florès dans l'Europe des Lumières. La première adaptation francophone du « spectateur » est *Le Misanthrope contenant des réflexions critiques, satiriques et comiques, sur les défauts des hommes* de Justus Van Effen (La Haye, 1712-1713). À sa suite, Marivaux fait paraître entre 1721 et 1724 *Le Spectateur français* qui devient aux yeux des lecteurs du temps une référence aussi cardinale que la traduction du quotidien britannique. Les titres choisis en 1751 par Marie Leprince de Beaumont peuvent par conséquent renvoyer à Addison et Steele autant qu'à Marivaux⁹. De plus, la mention de « spectateurs » prétendument « nouveaux » est une façon habile de s'insérer au cœur de la tradition : Justus Van Effen publie en 1726 un *Nouveau Spectateur français* ; Jean-François Bastide produira en 1758 son *Nouveau Spectateur*, de même que François Le Prévost d'Exmes en 1770. L'insertion au sein du journal de deux récits inspirés du *Spectateur* met en évidence la pratique polygraphique assumée de notre autrice, qui a produit au fil de sa carrière contes merveilleux et moraux, dialogues éducatifs aussi bien que journaux et textes apologetiques.

- 4 Les « journaux » de William et Manon possèdent une cohérence profonde qu'il s'agit d'interroger. Si le *Nouveau Magasin français* ne s'apparente pas du tout à la formule addisonienne, pourquoi Mme Leprince de Beaumont choisit-elle de faire ces pas de côté, en s'inspirant des « spectateurs » à l'échelle de deux pièces narratives ? Il s'agira d'examiner dans un premier temps les affinités de ces personnages avec la figure du Spectateur telle qu'Addison et Steele l'ont inventée, puis de comprendre dans un deuxième temps l'étonnante hybridité générique qui traverse les deux récits de Mme Leprince de Beaumont. Nous proposerons dans un troisième temps d'interpréter cette hybridité comme participant de la conceptualisation de l'adolescence en tant qu'état à la croisée des âges ainsi que des chemins moraux et littéraires.

Du côté de chez Addison

Une trajectoire en miroir

- 5 Manon construit son identité fictionnelle en miroir de celle de William. Elle prend en effet la plume pour expliquer à la journaliste du *Nouveau Magasin français* qu'elle a lu dans son périodique le « journal » de cet autre adolescent et qu'elle espère être son pendant féminin, qui plus est français, puisque William, conformément à l'ancrage spatial de Mme Leprince de Beaumont dans les années 1750, provient de la région londonienne : « Vous devez ce morceau à nos voisins ; et s'ils vous fournissent un Spectateur, la France vous offre une Spectatrice, aussi neuve, aussi sincère et aussi désintéressée que William. »¹⁰
- 6 Manon s'inscrit dans la mince tradition de la variation au féminin des « spectateurs » dont il n'a paru en 1751 que deux exemples francophones : *La Spectatrice* (1728) et *La Spectatrice danoise, ou l'Aspasie moderne*, feuille bihebdomadaire publiée à Copenhague par Laurent Angliviel de la Beaumelle de 1748 à 1750. Signalons de plus que *The Female Spectator*, périodique britannique d'Eliza Haywood paru entre 1744 et 1746, est traduit en français chez F. H. Scheurleer de 1749 à 1751. C'est à ce même moment, dans les années 1750-1751, que Mme Leprince de Beaumont publie *Le Nouveau Magasin français*. Dans ces circonstances, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'elle souhaite revisiter elle aussi la figure de la « spectatrice ». De plus, l'intérêt porté dans *Le Nouveau Magasin français* à

l'éducation des femmes, thème central dans la carrière de l'autrice, la prédispose à la création d'une nouvelle *female spectator*. La rareté des « spectatrices » au XVIII^e siècle est d'autant plus révélatrice du parti pris original que met en œuvre notre journaliste. Plus largement, les développements en faveur de l'éducation des femmes ne manquent pas dans les « spectateurs », qu'ils soient masculins ou féminins. *Mr Spectator* lui-même leur destine ses feuilles : « En un mot, le plus haut degré de gloire, auquel mon ouvrage puisse atteindre, c'est de servir d'entretien aux femmes raisonnables, lorsqu'elles s'amusent à boire du thé ou du café. »¹¹ Ce lien ontologique entre écriture spectatorielle et féminité encourage-t-il Mme Leprince de Beaumont à s'essayer, elle aussi, au genre ?

- 7 Alors que les deux adolescents possèdent un univers périodique commun, le parallèle se poursuit car leurs itinéraires se suivent de près. Leurs récits commencent par une explication de leur trajectoire. Ayant tous deux été élevés dans une campagne arcadienne par un père conjuguant les mœurs agrestes avec les qualités de l'honnête homme, ils voient leur quotidien bouleversé quand il leur impose de découvrir de l'intérieur la vie urbaine. Envoyés l'un à Londres, l'autre à Paris, ils reçoivent de surcroît la consigne de noter scrupuleusement leurs observations quotidiennes dans un journal. Le père de William lui intime l'ordre de décider par lui-même du meilleur choix de vie, entre ville et campagne. Après ces explications liminaires narrées à la première personne du singulier par les jeunes gens, l'apparence du roman-mémoire s'évanouit pour laisser place à l'illusion d'une écriture au jour le jour. Manon revitalise de la sorte l'étymon de « journal » : « [...] ce qui va suivre contiendra mes remarques journalières »¹².

- 8 Nouveaux Persans, nouveaux Hurons, figures de « tiers critiques »¹³, ils découvrent avec un œil d'une fraîcheur sans pareille les vices et faux-semblants des deux capitales européennes. Mis à l'épreuve, ils parviennent à conserver leur pureté originelle, se marient, et reviennent au village couronnés par le succès. Le cœur du récit porte sur leur confrontation à l'univers urbain. C'est à cette occasion que le modèle spectatorial opère une entrée fracassante dans *Le Nouveau Magasin français*. Manon et William deviennent « spectateurs ».

Mr Spectator à l'horizon

- 9 *Mr Spectator*, précurseur de la figure du flâneur, est le modèle des pérégrinations des deux jeunes gens, notamment de William, autorisé en tant qu'homme à se promener en liberté dans la grande ville quand Manon fréquente quasi-exclusivement les cercles privés de la mondanité parisienne. Tout invite à inscrire William dans les pas de son illustre prédécesseur. Son regard est entièrement perméable à la matérialité urbaine, qui s'invite à chaque page comme autant d'aperçus du quotidien londonien. En effet, le Spectateur inventé par Addison et Steele trouve les idées de ses discours au cours de promenades dans le centre de la capitale anglaise. Dès le *Tatler*¹⁴ (1709-1711), les numéros sont conçus à partir de cette spatialité puisque le « journaliste masqué »¹⁵, Isaac Bickerstaff, les rédige depuis les cafés qu'il fréquente assidument. Addison et Steele se font les réceptacles d'un changement de paradigme important : Londres devient au début du XVIII^e siècle l'objet d'un regard neuf, en raison des nombreux travaux et réformes conséquents à l'incendie de 1666 d'une part et de la croissance désordonnée de son urbanisation d'autre part¹⁶. Les deux journalistes représentent la ville comme un lieu de sociabilité pour la *middle-class* en même temps qu'un labyrinthe

équivoque à arpenter et à expliquer grâce au texte : en somme, Londres constitue un idéal normatif en même temps qu'un contre-modèle. Le traducteur français n'en donne dans *Le Spectateur*, ou le *Socrate moderne* qu'un aperçu relativement édulcoré. Toutefois, le texte originel laisse place aux violences et aux faits divers qui émaillent le quotidien urbain.

- 10 À cet égard, à lire le « Journal de William », on peut penser que Mme Leprince de Beaumont a lu l'original anglais. En effet, elle laisse entrevoir une connaissance de première main de l'œuvre car elle inscrit dans le récit les possibles dangers de la fréquentation des rues alors que ces derniers sont évacués de la traduction¹⁷. William aperçoit une rixe et s'interroge sur les causes de la criminalité ; il s'indigne des insultes qu'un porte-faix adresse à une passante. Ces scènes s'alignent sur l'aller-retour cognitif opéré par *Mr Spectator*, de l'observation à la réflexion qui s'ensuit. Ainsi du tableau d'un coq martyr :

En passant dans le quartier de Soho, j'ai vu plusieurs hommes assemblés, qui se divertissaient à tuer à coups de bâtons un pauvre coq qu'on avait attaché par les pattes pour l'empêcher de s'enfuir. Quoi qu'il ne s'agisse dans ce jeu que de la vie d'un chétif animal, j'ai trouvé qu'il décelait des âmes barbares, et je pense qu'en s'habituant à tourmenter de sang-froid une pauvre bête innocente, on se prépare de longue main à n'être point touché des peines des hommes.¹⁸

- 11 William passe du fait divers – le coq battu à mort – au mouvement de ressaisie de soi et de conclusion morale sur la barbarie. Addison n'aurait point renié ces passages d'exploration dans les détours de la cité comme de la psyché. William, flâneur londonien perdu dans Soho, suit fidèlement la silhouette à présent disparue du *Spectator* originel. Manon se joint à lui, malgré son appartenance à l'intérieur ouaté de la mondanité, lorsqu'elle se livre à la satire mélancolique de l'hypocrisie de sa société. Après le ravissement esthétique suscité par la visite de l'opéra, la jeune fille déchante :

Pour moi, j'aurais bien passé là toute la nuit, et je m'y serais moins ennuyée qu'à table, où l'on a resté jusqu'à quatre heures du matin : nous y étions quinze ; et excepté mon oncle, et moi, tout ce monde était d'une gaieté qui me paraît ridicule, parce qu'elle n'était fondée sur rien. On y faisait des éclats de rire indécents et puérils, et cela sur des choses qui ne demandaient pas un simple sourire. Aussi ai-je remarqué dans le commencement, que les ris étaient forcés, on s'excitait pour paraître gai ; et à force de s'exciter, on est venu à bout de sortir hors de soi-même. Autant que j'en puisse juger, c'est en quoi ces gens mettent toute leur félicité ; il semble qu'ils regardent comme le plus grand supplice d'être un moment au-dedans d'eux-mêmes.¹⁹

- 12 Comme tout « spectateur » qui se respecte, Manon sait ce que parler veut dire. Discrète, retenue, réfléchie, elle met à mal les rires de convention, et passe, à l'instar de William, de l'observation au jugement moral globalisant sur l'hystérie mondaine qui accable petits-maîtres comme petites-maîtresses. La nervosité sardonique de ceux-ci se dresse catégoriquement à l'opposé de ce qui fait le bonheur de la jeune fille et de son modèle spectral : l'entretien silencieux de soi à soi²⁰.

Le Spectator rafraîchi

- 13 Toutefois, l'allusion intertextuelle est travaillée en profondeur par Mme Leprince de Beaumont, qui procède à une relecture originale des codes. Tout d'abord, nous l'avons précisé *supra*, le principe spectral d'un énonciateur-moraliste-piéton ne constitue pas l'architecture générale du périodique. *Le Nouveau Magasin français* ne l'accueille qu'à

l'échelle de nos deux « journaux » adolescents, c'est-à-dire dans deux récits d'une centaine de pages chacun. Il n'existe pas de fusion entre la journaliste réelle et ses « spectateurs », qui n'écrivent dans tous les cas qu'un journal dont la fin première est privée, et non une feuille volante périodique. Pourtant, il existe chez Addison et Steele des journaux imaginaires : ceux du dormeur pathologique Nicholas Hart, d'un « brave citoyen »²¹, de Clarinda, et de trois jeunes filles à marier²². À la lecture pourtant, un fossé se creuse entre ces journaux et les narrations de William et Manon. Le « brave citoyen » rédige un journal au style lapidaire, constitué d'entrées successives qui évoquent en quelques mots un vide existentiel :

Lundi, à 8 heures du matin, je me suis habillé et j'ai fait un tour dans la salle à manger.

À 9 heures d°, j'ai attaché mes jarretières et lavé les mains.

À 10 et à 11 heures et à midi, j'ai fumé trois pipes de tabac de Virginie. J'ai lu le *Supplément* et la *Gazette journalière*. Les affaires vont mal dans le Nord. L'opinion de M. Nisbi là-dessus.²³

- 14 Ces activités sont frappées du sceau de l'inanité, ce qui incite *Mr Spectator* à promouvoir l'écriture journalière dans un but thérapeutique et moral :

Je voudrais enfin que chacun de mes lecteurs se donnât la peine de tenir un journal exact de sa vie durant l'espace d'une semaine. Ce registre leur apprendrait le véritable état où ils se trouvent, et leur servirait de guide pour l'avenir.²⁴

- 15 Il s'agit d'écrire pour s'examiner et se hisser vers une qualité d'existence renouvelée. Comment même songer à d'éventuels points communs avec William et Manon ? Nos deux jeunes gens possèdent déjà une compréhension intime de la vanité des activités sociales. Alors que *Mr Spectator* se distingue clairement des diaristes dont il lit les journaux, chez Mme Leprince de Beaumont, le diariste est « spectateur ».
- 16 Le fossé entre la forme spectatoriale et nos « nouveaux spectateurs » se creuse un peu plus si l'on songe que William et Manon sont de véritables personnages, qui subissent une trajectoire romanesque en même temps qu'ils s'ouvrent à la nouveauté de la vie urbaine : ils s'émeuvent, tombent amoureux, échappent à des catastrophes. *Mr Spectateur* demeure statique et chaque feuille quotidienne abrite l'éternel retour du même « moi », pour qui les jours ne se distinguent que très peu. Ceci nous amène à la différence essentielle qui sépare la forme originelle de la relecture qu'en fait Leprince de Beaumont. William et Manon sont des adolescents à la naïveté puérile et fraîche, quand le Spectateur, homme d'un certain âge, a déjà goûté de l'existence les amers plaisirs et se retranche derrière une sagesse mutique de bon aloi. C'est son âge qui l'autorise à juger justement des rapports et des choses. Pour William et Manon, au contraire, l'expérience de la grande ville a la valeur d'une épreuve morale engageant tout leur être. Ils sont les premiers adolescents à revendiquer le titre de « spectateur » : à ce titre, ils sont bien *nouveaux*. C'est l'écriture de l'adolescence qui est au cœur du propos de l'audacieuse Mme Leprince de Beaumont, qui renouvelle la tradition spectatoriale par son choix de « spectateurs » juvéniles.

Expressions adolescentes

- 17 L'écriture de l'adolescence passe par le parti pris de l'hybridité générique, comme pour traduire l'indétermination foncière – entre enfance et âge adulte – d'un stade du développement humain dont Mme Leprince de Beaumont reconnaît, l'une des premières, la spécificité. Les journaux s'inscrivent dans une nébuleuse intertextuelle

dont il reste à déterminer le périmètre précis. William et Manon sont-ils diaristes, voyageurs, prince et princesse mis à l'épreuve, ou romanciers ?

Des « journaux » suspects

- 18 Dans quel sens comprendre le terme de « journal » présent dans le sous-titre ? Les jeunes gens sont déjà spectateurs auto-proclamés, mais voilà qu'ils adoptent un nouveau biais générique. Le journal intime, privé, secret, caverne accueillante pour les tourments de l'âme, ne naît véritablement qu'avec Benjamin Constant. Il en existe aux XVII^e et XVIII^e siècle des protoformes, telles que le livre de bord, le journal de voyage, le livre de métier, le livre de raison, la chronique historique, le journal spirituel, le journal familial²⁵. Plus lointainement, c'est à la tradition stoïque de l'examen de conscience, tel qu'il est pratiqué par Sénèque, qu'il faut le rattacher. Laquelle de ces orientations multiples aide-t-elle à déchiffrer l'écriture journalière de nos adolescents ? L'hypothèse du journal de voyage pourrait se vérifier puisque la naissance de l'écriture, pour William comme pour Manon, s'explique par un déplacement spatial d'importance, du rural à l'urbain, particulièrement *touristique* car Londres et Paris sont à l'époque deux des capitales européennes les plus renommées. William tire de ses observations des généralisations sur le caractère des Anglais, puis des Français lorsqu'il visite Paris, à l'instar de ce que produisent des voyageurs comme le Sicilien inventé par Marana²⁶. Seulement, William donne de Londres une vision personnelle, concentrée sur quelques instantanés de quartier. De plus, l'expression du moi prime sur l'analyse satirique et la description architecturale. Lirait-on dans ce cas chez William et Manon, précédant les écrits de Benjamin Constant, la création d'un journal intime ? Avant Suzanne Necker, ils auraient l'intuition d'écrire un « spectateur intérieur », et d'associer la forme spectatorielle à l'expression du moi. C'est en effet le programme de la très protestante Mme Necker :

[...] les objets se présentent à nous de deux manières ou sous deux grands rapports : le Spectateur anglais regardait ce qui se passait au dehors de lui et en rendait compte au public ; on peut dans un autre plan, et pour faire un livre solitaire, ne peindre ce qui se passe au-dehors que comme on le voit au-dedans de soi, et d'en rendre compte à soi-même.²⁷

- 19 N'est-ce pas là ce que le père de Manon intime à sa fille ? Cette dernière précise qu'il ne s'agit pas tant de décrire de nouveaux usages que d'analyser l'impression qu'ils éveillent en elle :

Comme mon père m'avait commandé de l'instruire *des diverses impressions que feraient sur moi des usages*, qui pour la plupart devaient me paraître étrangers, je pris la plume le second jour de mon arrivée [...].²⁸

- 20 L'écriture pourrait agir comme préservatif contre le vice, à l'instar du journal spirituel ou moral, selon ce que Mme Necker préconise :

Là, dans ce journal, on s'étudierait sans cesse [...] On fixerait les résultats de son expérience sur toutes sortes de choses utiles, et l'on finirait enfin un ouvrage qui serait, pendant toute notre vie, la règle de notre conduite morale, religieuse, domestique, sensible et civile.²⁹

- 21 Fixer « les résultats de son expérience » : c'est bien ce qui ressort des récits de Manon et William. Ce dernier précise que son journal n'a d'autre fin que « domestique et privée » : « [Mon père] me pria d'écrire exactement tout ce qui m'arriverait. Je lui ai obéi et j'ai conservé mon journal pour ma seule satisfaction »³⁰. Il s'agit bien d'une

pratique individuelle, qui n'est pas destinée à la publication. En somme, les jeunes gens vagabondent entre le journal de voyage, l'examen moral, et la protoforme d'un journal intime. Nous sommes bien, au milieu du XVIII^e siècle, dans une période de creuset pour l'écriture du « moi », où le regard du sujet empirique prend une valeur nouvelle :

Tout au long de l'âge classique, la pratique du journal ne cesse de croître : journal de témoin urbain, journal de voyage, forme amplifiée du livre de raison... Il faut retenir de cette croissance même l'importance soudain accordée au regard du sujet. Contre l'opinion, le regard, la parole du sujet sont posés comme autant de garants de la vérité du dire.³¹

- 22 Toutefois, l'illusion établie par Mme Leprince de Beaumont d'une écriture journalière a du mal à s'établir dans la durée. Les « journaux » contiennent bien quelques entrées comme, chez William, le sous-titre détaché « À l'auberge, le jour de mon départ »³². De plus, ils accueillent des mises en scène du « moi » écrivant : « Mon parrain m'a fait conduire dans une chambre fort propre ; j'ai changé de linge, car il dit qu'il veut me mener au café avec lui ; et en attendant, je m'amuse à écrire mon journal »³³. Seulement, ces mentions se font rares. William insère dans son journal une longue lettre écrite à son père. Tout se passe comme si les adolescents écrivaient d'un bloc, et que l'écriture journalière n'était qu'une fiction mal ficelée.

Entre Marianne et Psyché

- 23 Pourquoi ne pas, dans ce cas, associer au roman-mémoires ces formes de récit de soi ? Manon et William narrent à la première personne du singulier leurs années de formation au contact de la grande ville. Manon évoque vivement la jeune Marianne marivaudienne. Héroïnes de petite naissance (du moins présumée), propulsées dans la grande ville, elles tombent amoureuses d'un homme de qualité et rencontrent au cours de leurs pérégrinations des personnages qui prennent en charge des récits enchâssés. Manon fait la connaissance d'une religieuse aux allures de Tervire qui lui présente un tableau sombre des tristesses de la vie monastique. Elle écoute également le récit de la jeunesse de la fausse coquette Mme d'Ablancourt. Toutefois, cette solution, malgré l'éclairage qu'elle apporte sur le statut des deux textes, est en butte au problème du regard rétrospectif. Ce qui fait tout le sel de la *Vie de Marianne* et du *Paysan parvenu* – la relecture humoristique des illusions de jeunesse par le regard adulte – est le grand absent des journaux de William et Manon. Leurs récits semblent certes écrits d'un bloc, mais peu après les événements, c'est-à-dire peu après leur retour dans leurs familles respectives. De surcroît, leur itinéraire prête moins à sourire que celui de Jacob ou de Marianne, confrontés à des formes de vice comiques ou dangereuses. Enfin, l'horizon du roman libertin est rarement ne serait-ce qu'entr'aperçu par nos héros, contrairement aux risques encourus par Marianne face à M. de Climal.
- 24 C'est que l'itinéraire de William et Manon obéit à une troisième géographie générique : celle du conte de fées. Sommés de voyager au loin par un père autoritaire, ils rencontrent des intermédiaires qui les guident (parrain, oncle, suivante). Ils se marient au-dessus de leur condition originelle et rentrent dans leur pays natal ayant accompli leur mission : découvrir les villes et leurs vices sans s'y laisser corrompre. En sus de ces échos structurels, leurs récits sont émaillés de renvois thématiques à l'univers du conte, si bien arpenté par Mme Leprince de Beaumont. Les fratries se composent de trios : Manon est la cadette de trois sœurs et la préférée de son père. William quant à lui rencontre les trois filles de son parrain, dont l'une, Miss Molly est laide, certes, mais

bonne, cultivée, et intelligente. Bien qu'elle soit le souffre-douleur de sa mère et de ses sœurs, mal protégée par un père trop faible, c'est sur elle que William jette son dévolu. Il apprend à distinguer la véritable beauté, celle du cœur, des vanités superficielles. Molly qu'il prend, au premier regard, pour une femme de chambre, et trouve « d'une laideur frappante »³⁴ sublime un physique peu amène par ses qualités morales et intellectuelles³⁵. C'est une leçon tout à fait propre au conte de fées, et notamment à celui de Mme Leprince de Beaumont, qui focalise « Bellote et Laideronnette »³⁶ sur cette question, et fait dire à Ingénu dans « Aurore et Aimée » : « On s'accoutume au visage d'une laide, mais on ne peut s'accoutumer à un mauvais caractère. »³⁷ Les yeux de William se dessillent en s'ouvrant à l'amour :

Je ne sais pas bien comment cela se fait ; mais la laideur de cette fille diminue chaque jour à mes yeux. La bonté de son âme se peint sur son visage, toutes les fois qu'elle parle. Je dirais qu'elle a beaucoup d'esprit, s'il appartenait à un ignorant comme moi d'en juger.³⁸

- 25 Le jeune homme mesure empiriquement comme la beauté d'une personne dépend du regard qu'on choisit d'y poser. Quant à Manon, son regard est de prime abord séduit par les ornements du premier appartement parisien qu'elle découvre :

J'ai été conduite dans un appartement... Les paroles me manquent pour exprimer ce que j'ai senti en y entrant. C'est un paradis que cette chambre ; et si je croyais aux fées, je me serais persuadée qu'elles seules avaient travaillé à l'embellir. Le plancher était poli comme une glace et j'y distinguais ma figure.

Il y avait un lit, et une tapisserie travaillée à l'aiguille, plus magnifiques que la chasuble dont Monsieur le Curé se sert les jours des grandes fêtes. Des pots placés avec symétrie et remplis de fleurs, exhalaient une odeur dont la chambre était parfumée ; les rideaux tirés ne laissaient qu'un demi-jour qui semblait donner un nouveau lustre au reste des ornements dont cette chambre était parée, et que je ne détaille pas, de peur d'être trop longue.³⁹

- 26 L'étendue de son admiration se construit comme un lointain écho de la Psyché rêvée par La Fontaine, émerveillée face aux splendeurs du palais de Cupidon :

[...] il n'y a point de cabinet ni d'arrière-cabinet qu'elle ne visite, et où elle ne trouve un nouveau sujet d'admiration. De là elle passe sur des balcons, et de ces balcons les Nymphes lui font remarquer l'architecture de l'édifice, autant qu'une fille est capable de la concevoir. Elle se souvient qu'elle n'a pas assez regardé de certaines tapisseries. Elle rentre donc, comme une jeune personne qui voudrait tout voir à la fois, et qui ne sait à quoi s'attacher. Les Nymphes avaient assez de peine à la suivre, l'avidité de ses yeux la faisant courir sans cesse de chambre en chambre et considérer à la hâte les merveilles de ce palais, où, par un enchantement prophétique, ce qui n'était pas encore et ce qui ne devait jamais être se rencontrait.

⁴⁰

- 27 Manon, nouvelle Psyché ? Fi donc : ces rencontres soudaines et répétées de nos deux adolescents avec le merveilleux demeurent en *a parte* au sein de récits qui rejettent tout phénomène surnaturel (Manon précise qu'elle ne croit pas aux fées), évoquent de manière très concrète la vie quotidienne dans la ville du XVIII^e siècle, et abordent à ce propos des sujets polémiques comme la pauvreté des hôpitaux. Il est impossible d'affilier les « journaux » de William et Manon à une catégorie littéraire précise : ils voyagent à la rencontre de polarités diverses. Ils sont avant tout « spectateurs », c'est-à-dire ondoyant à l'image de ces périodiques qui se définissent ontologiquement par l'hybridité formelle et générique. On comprend pourquoi Mme de Beaumont emprunte à cette tradition : il s'agit de dessiner un itinéraire à la croisée des chemins littéraires, car l'adolescent lui-même est à la croisée des chemins moraux.

L'adolescent-spectateur, ou l'expérience des Lumières

L'adolescent, nouvelle table rase

- 28 Mme Leprince de Beaumont perçoit l'adolescence comme une nouvelle table rase, après la première éducation reçue par l'enfant :

De toutes les années de la vie, les plus dangereuses, à ce que je crois, commencent à quatorze et quinze ans. C'est à cet âge qu'une jeune personne entre dans le monde, où elle prend, pour ainsi dire, une nouvelle manière d'exister. Toutes ses passions, contraintes dans l'enfance, cherchent alors à se développer, à s'autoriser par l'exemple des nouveaux personnages avec lesquels elle commence à figurer. En lui supposant la meilleure éducation, il est à craindre que les impressions n'en soient effacées, par celles que font les maximes dangereuses qu'elle entend alors.⁴¹

- 29 Une scission divise le moi adolescent : cette « nouvelle manière d'exister » voit les passions jusque-là refoulées déferler dans l'âme. Un véritable danger se profile : celui d'oublier les « impressions » éducatives reçues auparavant. Le choix de deux « spectateurs » adolescents n'est pas anodin : ils préfigurent l'homme nouveau des révolutionnaires, qu'il faut guider et éduquer tout en faisant confiance à son appréhension empirique du monde. L'adolescent est la cible de l'entreprise des Lumières.

- 30 La forme spectatoriale autorise à ce sujet une expérimentation nouvelle : le parcours autonome de William et Manon dans la ville fait figure d'hapax dans les scénarios éducatifs de Mme Leprince de Beaumont. Qu'on se représente l'emprise morale de Mlle Bonne dans le *Magasin des enfants* : intermédiaire entre le monde et l'enfant, elle guide la conscience de ce dernier. Dans une symétrie exactement inverse, nos deux « spectateurs » sont livrés à eux-mêmes pour tirer leurs propres conclusions. Leur curiosité n'est pas dévalorisée, bien au contraire, puisque la méthode éducative mise en œuvre ici privilégie l'expérience.

- 31 Dans ce cadre, il apparaît que la forme du « journal » – quoi qu'on en comprenne – est la plus opportune : pas question de regard rétrospectif puisque l'écriture par à-coups du quotidien est au cœur du dispositif. Il s'agit de suivre les hésitations des adolescents face à cette ouverture mondaine et urbaine qui leur est offerte. William doit apprendre progressivement à déceler la véritable beauté de Miss Molly tandis que Manon s'efforce d'appréhender un phénomène qui passe son entendement : Mme d'Ablancourt, fausse coquette au cœur d'or. La forme du journal, fidèle gardien des moindres mouvements du cœur et de l'âme, donne à lire les fluctuations du jugement de Manon : « Elle aurait, je crois, le cœur excellent, si elle était capable de l'écouter ; mais toute à l'extérieur, elle ignore ce qui se passe au-dedans d'elle-même, et fait le bien ou le mal par caprice. »⁴² Mme d'Ablancourt est désignée comme « la plus ridicule et la plus aimable femme du monde »⁴³, en même temps que Manon témoigne de son attirance envers elle en des termes des plus mondains : « Un certain je- ne-sais-quoi m'entraîne vers elle, et je donnerais tout au monde, pour la rendre raisonnable. »⁴⁴ Elle révisé un peu plus tard son jugement :

Mon oncle est venu passer la soirée chez Mme d'Ablancourt ; on y a médité de tout le genre humain. Ce qui me surprend, c'est qu'on déchire sans pitié des personnages avec qui on paraît ami tant qu'elles sont présentes [...]. Mme d'Ablancourt est sur ce

point au-dessus du médiocre : cela me refroidit pour elle ; il faut qu'elle ait le cœur méchant.⁴⁵

- 32 Heureusement, cette femme, sauvée par son amour pour l'oncle de Manon, saura s'ouvrir à une tendre sagesse avant la fin du récit. Elle représente néanmoins une énigme pour notre héroïne, que ses yeux encore aveuglés par un certain schématisme enfantin peinent à déchiffrer clairement.

Laboratoires urbains et littéraires

- 33 Au cœur de ce dispositif d'écriture journalistique, la ville sert de laboratoire éducatif à ciel ouvert : elle est la condition de possibilité de l'expérience directe. Ceci surprend chez Mme Leprince de Beaumont : l'adolescent est dehors. Il se confronte à la différence, à la violence, plus globalement au *politique* dans son sens le plus large. La chose vue fait naître bien des réflexions polémiques. Les deux jeunes gens apprennent à affûter leur regard critique. William, en bon *Spectator*, se rend dans un café, au nom prémonitoire de *Slaughter*. Dans ce lieu préparant au bain de sang, il surprend une dispute entre un presbytérien et un anglican et s'étonne de la violence qui dresse l'un contre l'autre deux fidèles d'une même famille religieuse. La conclusion de ce débat lourd d'évocations du conflit protestant est donnée dans un premier temps par William lui-même, puis par un pasteur anglican :

Chacun pense selon les idées que lui présente sa raison ; malheur à ceux qui pensent mal ; mais ne poussons point le despotisme jusqu'à vouloir asservir la raison des autres, et à nous offenser lorsqu'elle se trouve en opposition avec la nôtre.⁴⁶

- 34 Certes, il ne s'agit pas, comme dans le chapitre « Le Souper » de *Zadig*, d'une discorde entre des religions diamétralement opposées : elle est ici confinée au cloître du christianisme. Toutefois, la conjugaison par Mme Leprince de Beaumont de l'intertexte spectral avec un dispositif éducatif nouveau lui permet d'exprimer dans cette scène une apologie de la tolérance, dont la nécessité est comprise empiriquement par l'adolescent, ainsi qu'une virulente critique du despotisme français, maintes fois mis à mal par la journaliste à l'échelle du récit.
- 35 Dans cette optique, le riche intertexte évoqué précédemment est essentiel. Il sert comme une représentation médiatisée des illusions qui risquent de séduire les jeunes gens. Manon face au luxe ne joue pas longtemps à Psyché. Elle en vient rapidement à s'interroger sur le fait que l'appartement si orné soit celui d'une abbesse :
- Lorsque je me trouvai seule, je me perdis dans mes réflexions. On m'avait annoncé les religieuses comme des filles qui faisaient profession de pauvreté, de renoncement au monde, de simplicité ; et leur maison ressemblait à un palais : elles étaient instruites de toutes les affaires et de toutes les intrigues du monde ; l'orgueil, l'amour-propre se faisaient sentir dans leurs discours, leur maintien, leur silence même : comment concilier les idées qu'on m'avait données, avec ce qui s'offrait à mes yeux ? et cette Madame, j'avais compris qu'elle était la maîtresse de la maison ; mais était-elle religieuse ? elle n'en avait pas même l'habit.⁴⁷
- 36 La prose du journal mime le cheminement intellectuel empirique de la jeune fille, et permet une critique vive des simulacres religieux. Le cadre générique du conte a uniquement servi d'étalon à l'aune duquel « essayer » le réel. La pratique de la lecture doit donc se conjuguer à celle de la réflexion et de l'écriture, afin de constituer un outil pédagogique nourri. C'est peut-être cette pratique du texte dans ses multiples combinaisons – le texte que l'adolescent lit, le texte qui l'aide à penser, le texte qu'il

écrit – qui empêche Manon et William de sombrer dans le vice. Ils conservent tout du long leur innocence originelle, qui ne fait que s'enrichir de sagesse au contact du réel. L'adolescent sort ainsi de la minorité, c'est-à-dire de l'« incapacité de se servir de son entendement (pouvoir de penser) sans la direction d'autrui »⁴⁸ selon Kant. Se formule ici la préoccupation de la journaliste pour l'autonomie de la réflexion, essentielle à l'âge de l'adolescence : il n'est pas anodin que ce soit dans *Le Magasin des adolescentes* (1760) que Mlle Bonne soit pour une fois mise « en contradiction avec elle-même »⁴⁹. Florence Boulerie souligne à quel point la question de la liberté est implicitement et explicitement prégnante dans cette œuvre, au point de faire l'objet d'une discussion entre la gouvernante et ses élèves.

- 37 Mme Leprince de Beaumont interroge l'adolescence de manière fine et nuancée. Elle contribue à délester cet âge de ses connotations péjoratives, et à appliquer le terme, chose nouvelle, aux jeunes femmes, dans la même optique que le futur *Magasin des adolescentes*. L'adolescent par son cheminement initiatique de l'enfance à l'âge adulte s'apparente au lecteur cible du projet pédagogique des Lumières. William et Manon font l'exercice de leur raison, mais demeurent guidés par leur grande foi. Ils survivent dès lors au monde urbain, selon un entre-deux propre à la modération politique de Mme Leprince de Beaumont. Le choix de la forme spectatorielle, à la croisée des genres, ouverte à d'infinis possibles littéraires, supporte l'écriture d'une expérience éducative nouvelle, orientée vers la découverte individuelle et empirique des Lumières.

NOTES

1. L'auteur de *La Spectatrice* (1728) est certes anonyme, et certains critiques ont attribué ce périodique à Marie-Anne Barbier. Toutefois, Alexis Lévrier conteste ce rattachement. Voir *La Spectatrice*, éd. d'Alexis Lévrier, Reims, Épure, 2013, p. 231-232. De plus, à la fin des années 1750, Mme Riccoboni a le projet de publier une feuille dans le goût des « spectateurs » intitulée *L'Abeille*. Elle renonce à ce projet en raison de la concurrence causée par Jean-François de Bastide qui publie plusieurs « spectateurs » au même moment. Toutefois, elle en insère quelques extraits dans le périodique *Le Monde* (1760-1761) créé par Bastide. Alexis Lévrier retrace les étapes de leur querelle mondaine dans *Les Journaux de Marivaux et le monde des « spectateurs »*, Paris, PUPS, 2007, p. 92-94. Ces quelques numéros de *L'Abeille* constituent à notre connaissance la seule trace d'un « spectateur » français authentiquement écrit par une femme.

2. Marie Leprince de Beaumont, *Le Nouveau Magasin français, ou Bibliothèque instructive et amusante*, Londres, F. Changuion, 1750-1752 ; *Lettres curieuses, instructives et amusantes, ou Correspondance historique, galante, critique, morale, philosophique, littéraire, etc., entre une Dame de Paris et une Dame de province*, La Haye, Beauregard, 1759.

3. Un des sens de « magasin » à l'époque qui nous occupe est « grand amas que l'on fait de diverses choses » (*Le Dictionnaire de l'Académie française*, 1762). C'est Jean Rousset de Missy qui en lance la vogue périodique avec *Le Magasin des événements de toutes sortes, passés, présents et futurs, historiques, politiques et galants* en 1741-1742. *Le Nouveau Magasin français* abrite des histoires courtes, des nouvelles scientifiques, de la critique littéraire, et des développements sur les mœurs anglaises. Il faut associer ce titre aux nombreux « magasins » non-périodiques mais

dialogiques publiés ultérieurement par Mme Leprince de Beaumont : les *Magasin des enfants* (1757), *Magasin des adolescentes* (1760), *Magasin des pauvres, des artisans, des domestiques et des gens de campagne* (1768), *Magasin des jeunes dames* (1772). Sur ces textes, voir Sonia Cherrad, « L'histoire, forme brève sans merveilleux dans les *Magasins* de Marie Leprince de Beaumont » et Jeanne Chiron, « Les *Magasins* de Marie Leprince de Beaumont. Dynamique de retranscription, jeux de mise en fiction » dans Jeanne Chiron et Catriona Seth (dir.), *Marie Leprince de Beaumont. De l'éducation des filles à La Belle et la Bête*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 59-69 et p. 85-102.

4. Jean Sgard, Alexander Sokalski, notice « *Lettres instructives et amusantes* (1759-) », *Dictionnaire des journaux*, en ligne, <http://dictionnaire-journaux.gazettes18e.fr/journal/0803-lettres-curieuses-instructives-et-amusantes>, consulté le 13 mai 2020.

5. Collectif de Grenoble, « Le journaliste masqué. Personnages et formes personnelles » dans Henri Duranton et Pierre Rétat (dir.), *Le Journalisme d'Ancien Régime. Questions et propositions*, Lyon, PUR, 1982, p. 333-350. Cette expression sert à désigner le siège fictif de l'énonciation tel qu'il caractérise les « spectateurs ». Dans l'article, les auteurs soulignent toutefois la relative proximité que ces journaux entretiennent avec les périodiques reposant sur une fiction de relation épistolaire, telle par exemple que Mme Dunoyer – ou dans notre cas Mme Leprince de Beaumont – la pratiquent (l'une au début du siècle dans ses *Lettres historiques et galantes*, l'autre dans ses *Lettres instructives et amusantes*). Toutefois, nous sommes d'avis que des différences majeures séparent ces deux méthodes en raison de la *persona* bien spécifique du « spectateur ».

6. Marie Leprince de Beaumont, *Œuvres mêlées de Mme Leprince de Beaumont, extraites des journaux et feuilles périodiques qui ont paru en Angleterre pendant le séjour qu'elle y a fait, rassemblées et imprimées pour la première fois en forme de recueil*, éd. de M.-A. Eidous, Maastricht, J. E. Dufour et P. Roux, 1775, 6 vol., vol. I, p. 1.

7. Marie Leprince de Beaumont, « Le Nouveau Spectateur, ou Journal de William », éd. de M.-A. Eidous, *Œuvres mêlées...*, Maastricht, J. E. Dufour et P. Roux, 1775, vol. I, p. 1-239 ; « La Nouvelle Spectatrice, ou Journal de Manon », *op. cit.*, vol. II, p. 1-114.

8. Nous usons dans cet article de l'édition publiée à Paris. Voir Joseph Addison et Richard Steele, *Le Spectateur, ou le Socrate moderne, où l'on voit un portrait naïf des mœurs de ce siècle*, 1716-1726, Paris, Étienne Papillon, 6 vol.

9. Voir la base de données « *Moralische Wochenschriften* » coordonnée par Klaus-Dieter Ertler (Université de Graz), <https://gams.uni-graz.at/archive/get/context:mws/sdef:Context/get?locale=fr>, consulté en mai 2020 : elle recueille les versions numérisées de nombreux « spectateurs » européens.

10. Marie Leprince de Beaumont, « La Nouvelle Spectatrice, ou Journal de Manon », *op. cit.*, p. 10.

11. Joseph Addison et Richard Steele, *Le Spectateur ou le Socrate moderne*, *op. cit.*, tome I, Discours I, p. 30.

12. Marie Leprince de Beaumont, « La Nouvelle Spectatrice, ou Journal de Manon », *op. cit.*, p. 9.

13. Bertrand Binoche, « *Écrasez l'infâme !* » *Philosopher à l'âge des Lumières*, Paris, La fabrique, p. 27.

14. Ce périodique piloté par Steele et auquel Addison contribua largement possède de nombreux points communs avec *The Spectator* (qui lui succède) : signalons la présence d'un journaliste fictif, Isaac Bickerstaff, de l'arrière-plan londonien, et d'une méthode d'investigation morale reposant sur une alternance entre chose vue et retour réflexif du moi sur lui-même. La différence entre les deux journaux tient notamment à la tonalité bien plus politique du *Tatler*.

15. Collectif de Grenoble, « Le journaliste masqué. Personnages et formes personnelles », *op. cit.*

16. Voir à ce sujet Peter Borsay, « Londres entre 1660 et 1800 : une culture spécifique », dans Jacques Carré (dir.), *Londres 1700-1900. Naissance d'une capitale culturelle*, Paris, PUPS, 2010, p. 85-110. La capitale dépasse de loin les autres villes britanniques pour ce qui est du nombre d'habitants. En 1700, elle regroupe 60 % de la population urbaine en Angleterre.

17. À propos de la comparaison entre le traitement de l'urbain par le texte anglais et par la traduction, nous nous permettons de renvoyer à la première partie de notre thèse actuellement

au terme de sa rédaction, « Les “spectateurs” de Paris : la presse d’expression personnelle face aux métamorphoses de l’urbain (1709-1794) » (Sorbonne Nouvelle-Paris 3).

18. Marie Leprince de Beaumont, « Le Nouveau Spectateur, ou Journal de William », *op. cit.*, p. 30-31.

19. Marie Leprince de Beaumont, « La Nouvelle Spectatrice, ou Journal de Manon », *op. cit.*, p. 48-49.

20. Le mutisme de *Mr Spectator* est l’un des aspects les plus cruciaux de sa personnalité. Il le met en avant dès l’autoportrait liminaire qui ouvre le journal. Voir Joseph Addison et Richard Steele, *Le Spectateur ou le Socrate moderne*, *op. cit.*, tome I, Discours I. Sur le rapport entre mutisme et bavardage dans les « spectateurs », nous nous permettons de renvoyer à notre article, « Les “spectateurs” babillards ou l’écriture morale en question », *RHLF*, 2020/2, dossier « Le pari du babil. Parler pour ne rien dire au siècle des Lumières », H. Boons (dir.), p. 365-376.

21. Joseph Addison et Richard Steele, *Le Spectateur ou le Socrate Moderne*, *op. cit.*, tome III, Discours LXIV, p. 407.

22. Voici les références des journaux dans le périodique anglais : Joseph Addison et Richard Steele, *The Spectator*, D. F. Bond (ed.), Oxford, Clarendon Press, 1987, n° 184 (vol. I), n° 317, 323, 332 (vol. II).

23. Joseph Addison et Richard Steele, *Le Spectateur ou le Socrate moderne*, *op. cit.*, Discours LXIV, p. 408. Dans le texte anglais, il s’agit du numéro 317.

24. *Ibid.*, p. 413.

25. Voir à ce sujet Christine Bogaert et Philippe Lejeune, *Un Journal à soi : histoire d’une pratique*, Paris, Textuel, 2003.

26. Jean-Paul Marana, *Lettre d’un Sicilien à un de ses amis*, éd. de V. Dufour, Paris, A. Quantin, 1883 [1710].

27. Citée dans Dena Goodman, « *Le spectateur intérieur : les journaux de Suzanne Necker* », *Littérales*, vol. XVII, 1995, p. 94. Pour le texte intégral, voir Catriona Seth (dir.), *La Fabrique de l’intime. Mémoires et journaux de femmes du XVIII^e siècle*, Paris, Robert Laffont, 2013.

28. Marie Leprince de Beaumont, « La Nouvelle Spectatrice, ou Journal de Manon », *op. cit.*, p. 9. Je souligne.

29. Cité dans Dena Goodman, *op. cit.*, p. 95.

30. Marie Leprince de Beaumont, « Le Nouveau Spectateur, ou Journal de William », *op. cit.*, p. 7-8.

31. Jean-Marie Goulemot, « Les pratiques littéraires ou la publicité du privé », dans G. Duby et P. Chartier (dir.), *Histoire de la vie privée*, Paris, Seuil, 1985, vol. III, p. 392.

32. Marie Leprince de Beaumont, « Le Nouveau Spectateur, ou Journal de William », *op. cit.*, p. 10.

33. *Ibid.*, p. 22.

34. *Ibid.*, p. 19.

35. Sur la laideur et la beauté dans l’œuvre de Mme Leprince de Beaumont, voir Marianne Charrier-Vozel, « Les concepts de la beauté et de la laideur dans l’œuvre de Mme Leprince de Beaumont », dans Jeanne Chiron et Catriona Seth, *Marie Leprince de Beaumont. De l’éducation des filles à La Belle et la Bête*, *op. cit.*, p. 105-115.

36. *Madame de Villeneuve : La jeune Américaine et les contes marins (La Belle et la Bête)*, *Les Belles solitaires ; Madame Leprince de Beaumont : Magasin des enfants (La Belle et la Bête)*, éd. de Elisa Biancardi, Paris, Honoré Champion, 2008, p. 1132.

37. *Ibid.*, p. 1134.

38. Marie Leprince de Beaumont, « Le Nouveau Spectateur, ou Journal de William », *op. cit.*, p. 27.

39. Marie Leprince de Beaumont, « La Nouvelle Spectatrice, ou Journal de Manon », *op. cit.*, p. 14-15.

40. Jean de la Fontaine, *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 1965, p. 412.

41. Marie Leprince de Beaumont, *Magasin des adolescentes, ou Dialogues entre une sage gouvernante et plusieurs de ses élèves de la première distinction, pour servir de suite au Magasin des enfants*, Lyon, Frères Perisse, 1810 [1760], p. 21.
42. Marie Leprince de Beaumont, « La Nouvelle Spectatrice, ou Journal de Manon », *op. cit.*, p. 43.
43. *Ibid.*, p. 49.
44. *Ibid.*, p. 50.
45. *Ibid.*, p. 89.
46. Marie Leprince de Beaumont, « Le Nouveau Spectateur, ou Journal de William », *op. cit.*, p. 25-26.
47. Marie Leprince de Beaumont, « La Nouvelle Spectatrice, ou Journal de Manon », *op. cit.*, p. 19-20.
48. Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger. Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique, Réponse à la question : Qu'est-ce que les Lumières ?*, Paris, Gallimard, 1985, p. 497.
49. Florence Boulerie, « Liberté pour les ladies ! L'éducation politique dans le *Magasin des adolescentes* (1760) », dans Rotraud von Kulesa et Catriona Seth (dir.), *Une éducatrice des Lumières, Marie Leprince de Beaumont*, Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 37.

RÉSUMÉS

Marie Leprince de Beaumont pratique la forme spectatorielle le temps de deux récits peu connus, conçus en miroir : « Le Nouveau Spectateur ou Journal de William » et « La Nouvelle Spectatrice ou Journal de Manon ». Publiés de façon sérielle dans le périodique *Le Nouveau Magasin français* au début des années 1750, ces deux textes dessinent des trajectoires adolescentes originales en même temps qu'ils ouvrent à des combinaisons intertextuelles renouvelées, entre écriture spectatorielle, journal intime, conte de fées, et roman-mémoires.

Marie Leprince de Beaumont devotes herself to the spectatorial form with two of her lesser-known stories, that she conceived as a game of mirrors: « Le Nouveau Spectateur ou le Journal de William » and « La Nouvelle Spectatrice ou le Journal de Manon ». They were published serially at the beginning of the 1750s, in the magazine *Le Nouveau Magasin français*. They depict original teenage destinies whilst they open new generic perspectives, interweaving spectatorial writing, with the following genres: the diary, the fairy tale and the novel.

INDEX

Keywords : adolescence, spectator, diary, education, intertextuality

Mots-clés : adolescence, spectateur, journal intime, éducation, intertextualité

AUTEUR

HÉLÈNE BOONS

Université Paris 3 – Sorbonne nouvelle